

violent fut Paul Bem, qui publia l'*Anti-Crusca*. C'était le romantique de cette époque, et il cherchait à démontrer que le *Dictionnaire de la Crusca* dédaignait de s'approprier les richesses de la langue italienne du *xvi<sup>e</sup>* siècle. Les académiciens ne répondirent ostensiblement à aucune critique. Ils firent mieux : ils profitèrent de toutes et entreprirent une seconde édition, qui parut en 1623. Une nouvelle statistique de leurs erreurs fut immédiatement dressée ; les courageux bluteurs reprirent leur toile de Pénélope, et une troisième édition, beaucoup plus complète, fut publiée en 1691, cette fois en 3 vol. au lieu d'un tome unique. C'est seulement dans cette troisième édition que le *Dictionnaire de la Crusca* admit, pour la première fois, au nombre des auteurs classiques italiens le Tasse, dont la *Jérusalem délivrée* avait été qualifiée par lui de lourde et froide compilation, écrite d'un style inégal et barbare, et ne rachetant par aucune beauté ses innombrables défauts. Ajoutons, pour expliquer cette sentence presque sacrilège, que le Tasse était napolitain, et qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie à Ferrare.

De nouvelles critiques surgirent, et il en naquit une quatrième édition en 6 vol., qui parut de 1729 à 1738. Cependant l'œuvre restait encore imparfaite : il y avait des erreurs ; des vocables exprimant soit des idées nouvelles, soit des découvertes de la science, n'y figuraient pas, et le *Dictionnaire de la Crusca* n'était point encore ce répertoire de toutes les richesses de la langue italienne, que les savants académiciens avaient eu la prétention de léguer à leur pays. Toutes ces lacunes furent courageusement signalées par l'illustre poète Monti, qui, avec son gendre, Perticari de Pesaro, composa un ouvrage intitulé : *Projet de diverses corrections et additions au Vocabulaire de la Crusca*, livre qui dénote de profondes connaissances en philologie et en grammaire. Dans une lettre au marquis Trivulzio, qui sert d'introduction au *Projet*, Monti relève les nombreux défauts du dictionnaire et montre la nécessité de le corriger d'une foule d'erreurs, de l'enrichir d'un grand nombre de mots et d'en faire disparaître une multitude d'idiotismes, de proverbes vulgaires et de termes altérés. Il expose ses principes sur la nécessité d'un langage commun à tous les peuples de l'Italie, et sur une distinction nette à établir entre la langue parlée et la langue écrite. Monti base ses arguments sur l'ouvrage de son gendre Perticari, intitulé : *Des Écrivains du *xiv<sup>e</sup>* siècle*, où l'auteur cherche à concilier les deux écoles, celle des *libertini* et celle des *puristi*, qui divisaient l'Italie littéraire au commencement de ce siècle. La dernière édition du dictionnaire des académiciens *della Crusca* a été publiée à Venise en 1763.

Quoi qu'il en soit de ces querelles, le mérite le plus remarquable du *Dictionnaire de la Crusca*, c'est sa grande richesse en exemples choisis avec une rare sagacité et puisés aux sources les plus pures ; et, aujourd'hui encore, ce lexique jouit de la réputation méritée d'être le répertoire par excellence de la langue italienne. Malgré ce succès, quelques *provinciaux* endureis — il en est aussi en Italie — reprochent au *Dictionnaire de la Crusca* ce qu'ils appellent son péché originel, l'omission de cette foule de mots lombards, romagnols, vénitiens, piémontais, napolitains, siciliens, etc., qui font retentir les échos des innombrables vallées formées par l'Apennin. Autant vaudrait reprocher au *Dictionnaire de l'Académie française* de nous avoir privés du charabia de Saint-Flour et du celtobreton de Quimper-Corentin.

L'extrait suivant de la préface d'une des bonnes éditions de ce célèbre dictionnaire donnera une idée de la méthode suivant laquelle il a été rédigé : « Après la définition ou explication du mot, nous avons ajouté les expressions équivalentes en grec et en latin. Outre les corrections jugées utiles, nous avons fait dans cette édition de nombreuses additions qui rendaient nécessaire la trop grande réserve de nos prédécesseurs relativement aux néologismes. Et ce n'est pas seulement aux mots *primitifs* que nous avons accolé leurs équivalents grecs et latins, mais encore aux expressions et locutions proverbiales, autant que leur nature le comportait. Il en est, en effet, qui n'ont pas d'équivalent dans les langues anciennes, ce qui vient de ce que les auteurs grecs ou latins, à cause de la différence des temps, des mœurs, des coutumes, etc., ne peuvent, dans certains cas, avoir des expressions qui correspondent parfaitement à celles qui représentent aujourd'hui des choses dont ils ne pouvaient avoir l'idée. Aussi, lorsque nous n'avons pas pu prendre des équivalents dans les belles époques littéraires de l'antiquité, nous n'avons pas craint de recourir à la basse latinité et même aux auteurs qui ont écrit après l'entière disparition de la langue latine (auquel cas nous avons nommé nos sources et marqué le mot d'un astérisque). C'est ce qui est le plus souvent arrivé pour les expressions théologiques et scientifiques, philosophiques, géométriques, etc. Cependant certains mots, certains tours, qui sont tout à fait italiens et qui appartiennent en propre à nos usages ou à notre vie domestique, ont dû rester sans équivalents grecs ou latins, parce que, même en épluchant les glossaires de basse latinité et de grec moderne, il eût été impossible de les trouver, et qu'il eût fallu les remplacer par une périphrase, ce qui eût été un pire moyen que de les laisser sans équivalents ; tels sont les mots *AFFETTATORE*, *AFRICOGNO*, etc. Nous devons aussi avertir le lecteur que, pour les mots qui ont des synonymes, lorsque nous avons omis le correspondant grec ou latin, c'est qu'il se trouvait déjà à ce synonyme, et que nous avons jugé superflu de le répéter ; tels sont les mots *ARRANGOLARE*, *BIETA*, etc. »

Sur plusieurs points, nous ne partageons pas le sentiment de la savante Académie. A quoi peuvent servir, dans un dictionnaire italien, les *équivalents* grecs et latins ? A égarer les esprits. Quand une langue est parvenue à un certain degré de maturité, on peut dire qu'elle est émancipée et qu'elle n'a plus d'ancêtres ; les transformations successives que ses vocables

ont subies sont si complètes, qu'elles semblent nées de sa propre essence ; c'est un tronc vigoureux qui se soutient de lui-même par son propre poids, et qui s'est complètement détaché de ses racines. Remonter à son principe, c'est s'exposer sciemment à une foule d'erreurs : une langue morte, c'est la statue immobilisée, pétrifiée ; une langue parlée, c'est le corps vivant dans lequel vibrent les nerfs, battent les artères, circule le sang ; le mouvement est partout, la transformation est incessante ; la moelle devient os, l'os devient chair, bientôt la chair n'est plus qu'épiderme, et autant en emporte le ventre mais la moelle, les os, la chair et la peau sont aussitôt remplacés qu'anéantis. La métamorphose est de tous les instants et elle n'a point de sommeil ; ce qui était vieux redevient jeune, jusqu'à ce que sonne l'heure de la décadence et de la caducité. Par exemple, demandez à Ménage ce que c'est qu'un homme *insolent*, il vous répondra : « Un homme *insolent*, c'est l'abbé X..., qui, souppant hier chez madame Cornuel, attachait sa serviette à un bouton de sa soutane au lieu de la déployer sur ses genoux, demanda de la soupe au lieu de potage, du bouilli au lieu de bœuf, coupa son pain en menus morceaux au lieu de le rompre comme tout le monde, versa son café dans la soucoupe au lieu de le boire dans la tasse, etc., etc. » En effet, suivant Ménage, *insolent* (de *in solens*, non habituel, contraire à l'usage) était la seule signification qui pouvait s'appliquer au pauvre abbé.

Nous adressions un jour la question suivante à un très-savant professeur de rhétorique : « Qu'est-ce qu'un mélodrame ? » Il nous répondit sans broncher : « C'est une action mêlée de chants. » Notre homme, qui savait par cœur les racines de Lancelot, fut très-étonné et presque scandalisé quand nous lui apprîmes qu'un mélodrame est un drame très-noir, très-lugubre, dont tous les personnages disparaissent par le poison, par le poignard, dans des chausse-trapes, des souterrains, des puits sans fond, tous, jusqu'au souffleur. Conclusion : il faut surtout étudier une langue en elle-même. Des génies comme Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste, avaient trouvé des mots pour exprimer toutes leurs idées, ainsi que leurs nuances les plus délicates, et ce vocabulaire aurait dû suffire aux académiciens de la Crusca.

Pour mitiger par quelques lignes d'éloge cette critique d'un livre justement célèbre, nous allons donner le jugement que Ginguéné a formulé sur le *Dictionnaire de la Crusca*. Toutefois, cet éloge nous paraît empreint de quelque exagération. Dans son *Histoire littéraire de l'Italie*, Ginguéné s'est peut-être montré trop italien ; il a cédé à cet entraînement qui fait que tout historien s'enthousiasme pour le sujet qu'il traite. Et cela est si vrai, que l'esprit si net et si juste de Voltaire n'a pu s'affranchir entièrement de ce défaut : dans son *Histoire de Charles XII*, le vainqueur de Narva est bien supérieur à Pierre le Grand et c'est le contraire qui a lieu dans l'histoire du vainqueur de Pultawa. Suivant Ginguéné, le *Dictionnaire de la Crusca* est un code d'une autorité irréfutable, à laquelle, depuis qu'il a paru, tous les écrivains se sont soumis ; une barrière forte et solide contre laquelle se sont heureusement brisés tous les efforts du néologisme moderne ; modèle enfin si parfait de ce que doit être un ouvrage de cette nature, qu'il a fallu que toutes les nations lettrées qui ont voulu avoir des dictionnaires de leur propre langue se réglassent sur celui de l'Académie de la Crusca, ou se condamnassent elles-mêmes à une inévitable infériorité.

DICIONNAIRE DE LA LANGUE CASTILLANE, par l'Académie royale espagnole ; 6 vol. in-fol., Madrid, 1726-39. Ce dictionnaire est très-recherché. On trouve, au commencement du premier volume, une préface relative à la composition de ce grand ouvrage, ainsi que trois discours sur l'origine de la langue castillane, sur les étymologies et sur l'orthographe, avec une liste des auteurs choisis par l'Académie pour servir d'autorité à ses décisions. L'édition donnée à Madrid, en 1770, 6 vol. in-fol., contient des augmentations et des corrections qui doivent la faire préférer à la première. L'Académie espagnole publia un abrégé de son dictionnaire en 1780. Ce vocabulaire, assez considérable comme volume, a été souvent réimprimé, même en France ; il est très-répandu et supplée en quelque sorte au grand dictionnaire dont il est extrait. Dans la 5<sup>e</sup> édition, 1817, l'Académie espagnole admit des changements si considérables pour l'orthographe des mots, que son dictionnaire ne s'accorde plus avec les livres espagnols imprimés antérieurement à cette réforme.

ENCYCLOPÉDIES, BIOGRAPHIES ET DICTIONNAIRES HOLLANDAIS. — La Hollande ne nous apparaît que derrière un vaste comptoir, où, courbée sur un grand livre, elle établit perpétuellement la balance de ses profits et pertes. Au delà des grands souvenirs de son histoire maritime, de son commerce immense, des hardies explorations de ses navigateurs, nous ne voyons plus rien, nous ne découvrons plus rien ; là se borne pour nous son horizon ; à peine daignons-nous nous rappeler qu'elle a produit d'inimitables artistes qui lui assurent une des places les plus brillantes dans le domaine de l'intelligence et de l'imagination. C'est une erreur et une injustice ; la Hollande est aussi la patrie de littérateurs distingués, de philosophes profonds, d'érudits qui ont fouillé avec succès tous les recoins de la science historique. Les auteurs hollandais se sont exercés dans toutes les branches de la littérature et y ont excellé : romans, contes, poésies, voyages, théâtres, ils ont abordé tous les genres et les ont traités supérieurement ; la patrie des Grotius, des Heinsius, des Boerhaave, des Swammerdam, a été aussi celle des romanciers et des poètes, comme elle a été celle des hommes d'État les plus illustres. Il est

cependant un côté de la richesse littéraire que les Hollandais semblent avoir sciemment délaissé, soit qu'il répugne à la nature de leur génie tour à tour positif et rêveur, comme on le remarque si souvent chez les peuples du Nord, soit qu'ils n'en aient pas compris l'utilité pratique, soit encore qu'ils dédaignent tout ce qui ne porte pas un sévère cachet d'originalité ; nous voulons dire les œuvres encyclopédiques, celles que nous passons en revue en ce moment. La littérature hollandaise est très-pauvre en ouvrages de ce genre. Bien loin de nous offrir un trésor comparable à l'*Encyclopédie* du dix-huitième siècle elle ne pourrait pas même, du moins sous le rapport de l'universalité, fournir un travail qu'on pût mettre en parallèle avec notre *Encyclopédie des gens du monde* ou l'*Encyclopédie moderne*. Elle ne possède aucun répertoire général des connaissances usuelles ; son inventaire, en un mot, reste encore à établir. Toutefois, sans posséder d'œuvre encyclopédique, à proprement dire, elle compte néanmoins au nombre de ses productions littéraires les plus estimées certains ouvrages qui, en se restreignant, il est vrai, à une branche spéciale, affectent la forme de nos encyclopédies et de nos dictionnaires. La plupart ont trait à l'histoire nationale ; mais ceux de cette catégorie, malgré le mérite incontestable qu'on a dû leur reconnaître autrefois, paraissent aujourd'hui surannés ; car, remontant au dix-septième ou au dix-huitième siècle, ils ont été bien dépassés depuis par les travaux de la science moderne. Nous citerons entre autres : *Het groot Tooneel der Nederlanden* (Grand Théâtre des Pays-Bas), par François Halma, deux forts volumes in-folio à deux colonnes avec planches, portraits et cartes, édités à Leeuwarde vers la fin du dix-huitième siècle ; et le *Algemeen Vaderlandsch Woordenboek* (Dictionnaire universel de l'histoire de la patrie), 35 volumes in-8° avec planches, cartes et portraits, par Jacobus Kok, édité à Amsterdam par Johannes Allart ; le dernier volume a paru en 1795. Une publication qui se rapproche beaucoup plus de nos encyclopédies est le *Algemeen Woordenboek der Kunster en Wetenschappen* (Dictionnaire universel des sciences et des arts), par Nieuwenhuis ; mais cet ouvrage date du premier quart de ce siècle, et, après avoir joui, lors de son apparition, d'une réputation méritée, il a cessé depuis longtemps de répondre aux exigences toujours croissantes de la science. La Hollande possède également une foule d'ouvrages rédigés en forme de dictionnaires ou de lexiques ; tel est le *Handboek voor Ingenieurs* (Manuel des Ingénieurs), par D.-J. Pasteur, Devender, 3 volumes grand in-8°. Nous pourrions en citer plusieurs autres de ce genre ; mais, comme nous l'avons dit, ils n'embrassent qu'un étroit secteur du cercle des connaissances humaines.

Un ouvrage, dans lequel l'auteur s'est plus particulièrement astreint à la forme du dictionnaire, c'est-à-dire à l'ordre alphabétique, mérite une mention spéciale ; il est intitulé : *De Levens en Werken der Hollandsche en Vlaamsche Kuntchilders, Beeldhouwers, Graveurs en Bouwmeesters, van den vroegsten tot onzen tyd. Met Portretten en de voornaams te monogrammen*, (Biographies et Oeuvres des peintres, sculpteurs, graveurs et architectes hollandais et flamands, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Avec portraits et monogrammes), par Immerzeel ; 3 volumes grand in-8°. Ce travail estimable vient d'être refondu et complété par M. Christian Kramm, amateur et artiste distingué, qui, pendant sa longue carrière, avait amassé une multitude de riches matériaux ; 6 volumes grand in-8° et un volume de supplément, édités en 1865 par MM. Diederichs frères, à Amsterdam. Cet ouvrage est indispensable à tout amateur éclairé des beaux-arts qui veut avoir un guide sûr dans cette partie si attrayante, où l'on est continuellement exposé à se fourvoyer quand on n'a pas à son service une grande finesse de goût développée par l'étude ou par le talent. C'est aux mêmes éditeurs que la littérature hollandaise doit encore la publication du seul ouvrage que l'on puisse, peut-être, considérer dans les Pays-Bas comme une encyclopédie ; c'est le *Algemeen noodwendig Woordenboek der Zamenleving Bekelzende beknopt en zakelyk : al het Wetenswaardige uit geschiedenis en ieder vak van menschelgke kennis ; de juiste beteekenis der Kuntbenamingen in alle wetenschappen, beroepen en handwerken ; opgane der rivindingen en ontdekkingen ; plaatselyke en historische byzonderheden ; zeden, genroonten en gebruiken van alle volken der aarde ; vermaarde personen, en.* (Dictionnaire universel de la conversation, contenant succinctement : les faits les plus importants de l'histoire et de toutes les branches des sciences, la terminologie des sciences, arts et métiers, les découvertes et inventions, détails historiques, mœurs et coutumes de tous les peuples du monde, la biographie des personnages célèbres, les événements remarquables, etc.) ; 6 volumes in-folio à deux colonnes.

On doit enfin aux mêmes éditeurs : *Nederlandsch Handelsmagazyn of algemeen Woordenboek voor Handel en Nyverheid* (Magasin général du commerce, ou Dictionnaire universel du commerce et de l'industrie, etc.), deux volumes in-folio de 1440 pages ; et un ouvrage périodique intitulé : *Onze Tyd. Merlewaardise gebeurtenisten onzer dagen, etc.* (Notre temps. Événements remarquables de nos jours sur le terrain de la politique, de l'histoire, de la géographie, de l'ethnographie, des sciences, des arts, de l'industrie, etc., ainsi que les biographies et caractères des contemporains célèbres). Le 36<sup>e</sup> volume de cette grande publication a paru le 1<sup>er</sup> janvier 1866 ; chaque volume est orné de trois à six portraits, et il en paraît deux chaque année.

Nous avons épuisé la liste des ouvrages hollandais qui se rapprochent plus ou moins de la forme encyclopédique. Comme on a pu s'en convaincre, la littérature des Pays-Bas est loin d'offrir, sous ce rapport, les mêmes richesses que la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Mais avec les excellents modèles que lui fournissent les nations voisines, et les éléments précieux

qu'elle peut puiser dans son propre fonds, il est impossible que la Hollande reste longtemps étrangère au grand mouvement qui pousse de toutes parts à la vulgarisation de la science.

DICIONNAIRE CHINOIS PAÏ-WEN-YUN-FOU (le). Les missionnaires de Pékin, dans leurs mémoires concernant les Chinois, ont signalé ce précieux monument de linguistique, et cependant les sinologues européens semblent presque en ignorer l'existence. Cet oubli tient d'abord à la difficulté qu'éprouveraient à étudier ce dictionnaire, à juste titre nommé le *Robert Estienne chinois*, les personnes qui ne sont pas profondément versées dans la langue et la littérature de ce peuple ; ensuite à la rareté de cet ouvrage, qui fut imprimé aux frais de l'État et distribué gratis à quelques savants, sans entrer dans le domaine de la librairie.

Toutefois, à une époque d'études philologiques et historiques comme la nôtre, au moment où la civilisation européenne tend à se mettre en contact avec celle de ce peuple jusqu'ici presque inconnu, il n'est pas sans intérêt d'étudier ce vaste répertoire de ses connaissances. Dans cet ouvrage, en effet, on trouve non-seulement la langue et l'écriture des Chinois, mais encore leur histoire, la description de leur pays, leurs mœurs, leurs croyances philosophiques et religieuses, leurs sciences, leurs arts, leur industrie ; en un mot, tout ce qui les concerne dans l'ordre physique et moral.

C'est à Khangh-hi, le plus grand des empereurs et peut-être des savants que la Chine ait possédés, que l'on doit la publication de cet immense recueil. Frappé de l'utilité qui résulterait, pour la philologie chinoise, d'un monument qui confit toutes les richesses de cette langue dont il faisait ses délices, et dans laquelle il a écrit des ouvrages remarquables, il conçut le projet de remplir ce vide et d'illustrer ainsi son règne. A cet effet, il convoqua dans son palais tous les savants distingués de l'empire, et, ayant mis à leur disposition tous les ouvrages anciens et modernes que l'on put découvrir, il les chargea de recueillir avec soin tous les mots, toutes les locutions, les allusions, les figures dont la langue chinoise peut fournir des exemples dans les différents styles ; de classer les articles principaux d'après la prononciation des mots ; de consacrer un paragraphe distinct à chaque locution spéciale, et d'appuyer chaque paragraphe de plusieurs citations tirées des auteurs originaux. Soixante-seize lettrés se réunirent à Pékin, et, grâce à la collaboration et à la correspondance active des docteurs répandus dans toutes les provinces, l'ouvrage fut terminé au bout de huit ans (1711) et imprimé aux frais de l'État, en 127 gros volumes dont l'empereur revit tous les matériaux. Lui-même composa la préface de cette vaste encyclopédie ; et nous croyons intéresser nos lecteurs en mettant sous leurs yeux la traduction d'un passage extrait de ce morceau, où l'on observera une simplicité vraiment remarquable chez un écrivain oriental :

« Ceci m'a inspiré le désir de former un dictionnaire universel qui embrassât tous les ouvrages existants et ne présentât aucune erreur grave. A cette fin, ayant réuni dans le palais Han-lin tous les docteurs de l'Académie, je me suis livré avec eux à un examen profond des divers dictionnaires ; nous avons corrigé les fautes qu'on y avait commises, et y avons ajouté ce qu'on avait oublié. S'il y avait, dans tel ou tel livre classique ou historique, un caractère ou un fait que l'on n'eût pas relaté, j'étais toujours là pour le faire ajouter. Peu à peu on a fait un volume ; mais comme il n'était pas encore bien certain que notre travail fût complet, j'ai donné de nouveaux ordres aux grands mandarins de l'empire, afin que l'on multipliât les recherches et que l'on ne laissât plus rien à ajouter ni à retrancher. Quand on eut rassemblé les additions faites dans la capitale et celles que l'on nous avait envoyées des provinces, on en forma un tout qui fut appelé *Paï-wen-yun-fou*.

» Dans la quarante-troisième année de mon règne, à la douzième lune, j'ai fait ouvrir le palais U-im, et j'y ai réuni les docteurs de l'Académie pour entreprendre avec eux la révision de tout l'ouvrage. Ce que l'on faisait chaque jour m'était d'abord soumis, et était ensuite confié aux graveurs ; enfin, dans la cinquantième année de mon règne, à la dixième lune, l'ouvrage fut entièrement terminé, et se composa de 106 livres, contenant en tout 18,000 et quelques feuilles. Il embrasse tout ce que les anciens et les modernes ont écrit, soit grand, soit petit ; de telle sorte que de tous les dictionnaires, même les plus étendus, il n'en est aucun qui puisse égaler celui-ci.

» Quand l'ouvrage fut terminé, tout le corps des docteurs est venu me prier d'en écrire la préface. »

C'est donc, d'après l'empereur Khang lui-même, le dictionnaire le plus complet qui existe dans la littérature chinoise. On est étonné, en effet, d'y trouver dans un même article trois cents, quatre cents, souvent même jusqu'à six cents combinaisons différentes du mot principal, combinaisons qui toutes modifient plus ou moins le sens de celui-ci, et qui, avec les exemples inscrits à la suite de chacune, forment, pour ainsi dire, la monographie complète du sujet.

En vérité, le *Grand Dictionnaire* ne s'attendait pas à trouver un tel concurrent dans l'empire du Milieu, et surtout composé par un fils du ciel. Mais ce qui est de nature à nous consoler, c'est que probablement le *Paï-wen-yun-fou* ne donne pas, comme nous, à ses lecteurs chinois une traduction de toutes les locutions latines, empruntées à Horace et à Virgile.

Aujourd'hui, ce dictionnaire est devenu très-rare, même en Chine, et l'on n'en connaît que deux ou trois exemplaires